

il faisait sombre et nous ne voyions pas que de gros nuages montaient à l'horizon et couvraient peu à peu le soleil. Tout absorbés par notre cueillette, nous n'entendions pas les grondements lointains du tonnerre. Brusquement un coup de vent s'abattit sur la forêt, avec un bruit épouvantable. Rappelés à nous par tout ce fracas, nous nous lançons vers la route: mais, ô stupeur! nous étions perdus, nous étions écartés, nous ne savions plus de quel côté aller. J'essayai de faire le brave, de dissimuler ma peur en faisant semblant de vouloir cueillir encore des framboises, mais mes compagnons me regardaient avec de grands yeux terrifiés, muets d'épouvante. Dix fois nous croyons avoir trouvé un sentier, mais chaque fois nous le voyons se perdre sous les broussailles. Enfin nous nous arrêtons aux bords d'une petite clairière et nous écoutons. Nous tendons l'oreille quand les arbres daignent faire un peu silence, espérant saisir quelques bruits qui nous indiquent de quel côté fuir. Un chien se mit à aboyer pas loin de nous. Nous partons aussitôt à la course vers l'endroit d'où venaient les aboiements, mais en approchant sa grosse voix nous fit peur. Elle avait quelque chose de lugubre qui nous fit frissonner; c'était un cri long et triste qui ressemblait à un gémissement, à une plainte douloureuse. Nous venions de nous arrêter pour tâcher de ne pas attirer l'attention du chien sur nous, quand tout à coup les broussailles s'agitent et il se précipite au milieu de nous avec de grandes démonstrations de joie; c'était le chien du vieux. Pris d'une panique indicible, nous nous mettons à courir éperdument à travers le bois, le chien sur nos talons. Dans notre course folle, nous arrivons en plein sur la cabane du vieux. Je ne sais vraiment pas ce qui nous portait, mais en un instant nous fûmes sur la route que nous savions n'être pas loin. Le chien ne nous suivit